

suffit pour le traitement de ces derniers maux. Une méthode meilleure et préférable est de mettre une double dose d'eau-de-vie et de drogues, de n'en tirer ensuite au clair que la moitié, pour prendre intérieurement, et de garder le reste pour être appliqué extérieurement.

Quelques remèdes et recettes, employés par la médecine chinoise.

Les deux remèdes dont nous venons de parler ne sont point d'origine chinoise; ils viennent des Indes, où ils ont été inventés. Le premier a été indiqué dans la pharmacopée de Manuel Rodriguez Koelho, imprimée à Lisbonne en 1734; mais le P. Cibot prévient que la recette qu'on y trouve n'a été rédigée que d'après des conjectures, et que celle qu'il donne est la vraie.

## CHAPITRE X.

*De la chirurgie. Notions récentes sur plusieurs opérations chirurgicales chinoises.*

Il est aisé de concevoir que les Chinois ont dû faire peu de progrès dans la chirurgie, et que, privés des lumières que donne l'anatomie, ils ne peuvent avoir qu'une connoissance très-imparfaite de la structure et de l'usage des

De la chirurgie.

De la chirurgie  
 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.

parties du corps humain. L'exercice de la chirurgie ne constitue pas, même à la Chine, une profession à part et distinguée de celle du médecin : un même individu y est tout à-la-fois médecin, chirurgien et apothicaire. La saignée y est inconnue comme dans toute la Haute-Asie. Des topiques pour les tumeurs, des collyres contre les maladies d'yeux, des poudres pour cicatrizer les plaies et les ulcères, sont, avec le moxa, et les piqûres d'aiguilles, les remèdes les plus familiers à la chirurgie chinoise. Le docteur Then Rhyne dit que la cataracte est regardée à la Chine comme incurable; cependant les Anglais de l'ambassade du lord Macartney en parlent, comme d'une opération qui s'y pratique fréquemment. Le P. Duhalde fait aussi mention de la manière dont on y guérit les hernies. Les écrouelles ne sont pas inconnues à la Chine : M. van Braam, en traversant le Chaneton, aperçut plusieurs personnes des deux sexes attaquées de ce mal.

Le tcha-ching.

Les deux opérations chirurgicales le plus en usage parmi les Chinois, celles auxquelles ils recourent avec le plus de confiance, et qu'ils regardent comme deux moyens merveilleux pour recouvrer ou entretenir la santé

sont la ponction ou piqûre avec les aiguilles et l'application du moxa. La première, qu'on appelle *tcha-chine*, se réduit à piquer avec des aiguilles préparées les plus petits rameaux des artères, sans permettre au sang de sortir par ces piqûres, qu'on presse et que l'on comprime avec les doigts. Savoir bien déterminer sur quelle partie du corps et en combien d'endroits on doit insérer ces aiguilles, à quelle profondeur il convient de les enfoncer et quand il faut les retirer, c'est en quoi consistent le secret de cette méthode et l'habileté de celui qui opère. Les Chinois pensent que les coliques, les maux d'estomac, les douleurs de ventre et d'entrailles auxquels ils sont sujets, sont causés par des vents ou vapeurs subtiles qui s'insinuent et fermentent dans ces parties, et c'est pour les en déloger et leur ouvrir une libre issue, qu'ils ont recours à ce genre de ponction. Les aiguilles qu'ils emploient sont faites de l'or et de l'argent le plus pur, extrêmement déliées et très-aiguës; il faut, dit-on, beaucoup d'art pour les bien travailler, les polir, les amincir, et leur donner en même temps le degré de solidité nécessaire pour cette opération. On se sert, pour les enfoncer, d'un léger marteau ou maillet, dont le manche tient lieu

De la chirurgie.

De la chirurgie.

d'étui pour les renfermer. Ces piqûres pénètrent rarement dans les chairs au-delà d'un pouce, et l'on a soin de s'assurer, en tâtonnant, que les aiguilles ne rencontreront ni nerfs, ni tendons, ni gros vaisseaux. La désignation des parties du corps où, selon les maladies, les piqûres doivent être faites, et la manière de disposer et de distribuer celles-ci, sont des préliminaires si essentiels, qu'ils ont donné lieu à une profession particulière, qui ne s'occupe que de ce seul objet; des experts, pour faire connoître cette distribution méthodique des piqûres, ont imaginé de dresser des figures ou espèces de cartes qu'ils font graver, et qu'on trouve exposées à leur porte et dans leurs boutiques. Ces figures servent également pour l'application du moxa comme pour celle des aiguilles.

Le moxa.

Le moxa, pratiqué par les Chinois et plus fréquemment encore par les Japonais, a pour base une espèce de duvet, fort doux au toucher, d'un gris cendré, et semblable à de la filasse. On le tire de l'armoise commune lorsqu'elle est jeune, c'est-à-dire de la partie duveteuse dont les feuilles de cette plante sont revêtues. On recueille et l'on fait sécher ces feuilles au mois de juin; on les pile ou on les

bat ensuite, pour en séparer les parties dures et fibreuses, et les réduire en flocons doux et soyeux, qu'on désigne sous le non de *moxa*. On en distingue de deux sortes, le blanc, qui est le plus fin et le meilleur, et le commun, qui est d'un brun foncé et dont on se sert comme d'amadou. Cette matière, quand elle est sèche, prend aisément feu; mais elle se consume lentement, sans produire de flamme et sans causer une brûlure fort douloureuse: il s'en exhale une fumée légère, dont l'odeur est assez agréable.

De la chirurgie.

Lorsqu'il s'agit d'appliquer le *moxa*, on prend une petite quantité de cette filasse, qu'on roule entre les doigts pour lui donner la forme d'un cône d'environ un pouce de hauteur. On humecte ce cône d'un peu de salive, afin qu'il s'attache plus aisément sur la partie qu'on veut cautériser, à laquelle on l'applique par sa base. On met ensuite le feu à son sommet: il se consume peu-à-peu, et finit par attendrir la peau et y faire une brûlure légère, dont la douleur est supportable. Quand un de ces cônes est consumé, on en applique un second, puis un troisième, et même jusqu'à dix, et un plus grand nombre encore, selon que les circonstances l'exigent et que le permettent les forces du malade.

De la chirurgie.

Il seroit naturel de croire que l'application du moxa doit se faire sur les parties malades du corps, ou sur celles qui en sont les plus voisines ; mais les gens de l'art appliquent souvent ce caustique sur des endroits très-éloignés, et qui, d'après toutes les connoissances anatomiques, n'ont aucun rapport avec les parties affectées. Dans les maux d'estomac, par exemple, ils brûlent les épaules ; dans les pleurésies, ils appliquent le moxa sur les vertèbres du dos ; dans les maux de dents, sur le muscle adducteur du pouce. En général, c'est sur le dos, le long des deux côtés de l'épine, jusqu'aux reins, que le moxa est le plus fréquemment appliqué.

Aiguilles fulminantes.

Outre les cônes de moxa, les Chinois se servent encore d'une autre préparation, dont l'effet est à peu près le même. Ils l'emploient pour guérir les douleurs rhumatismales d'épaule, de cuisse, de côté, etc., quand elles sont causées par une transpiration interceptée, par quelque vent coulis, par le défaut de circulation du sang ou des humeurs. Une lettre du P. Amiot, en date du 29 septembre 1786, nous fait connoître cet autre caustique, appelé par les Chinois *lei-ho-tchene*, *aiguille fulminante*.

Leur préparation.

Dix sortes de drogues chinoises, dont une

lirée du règne animal et les autres du règne végétal, sont indiquées, avec leur dose, pour être fondues au feu dans un vase de terre. Nous omettons les noms chinois de ces drogues, qui n'ont peut-être pas leurs analogues en Europe, et auxquelles le missionnaire n'a osé donner des noms français. On remue le tout avec des bâtonnets, jusqu'à ce que les drogues prennent une consistance de pâte, et qu'elle puisse être étendue comme du beurre sur du papier; on ne donne à cette couche que l'épaisseur d'une demi-ligne, afin de pouvoir rouler ce papier sur lui-même, lui donner la grosseur qu'on veut, et le rendre d'un usage commode et facile. On serre ensuite ces rouleaux avec de la ficelle pour qu'ils soient plus solides, et on les expose pendant plusieurs jours à l'ardeur du soleil, jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement secs. Telle est la préparation de ces aiguilles ou petits cylindres, qu'on doit fermer par les deux bouts pour empêcher que rien ne s'évapore. Voici la manière de s'en servir :

On prend une pièce de toile très-fine, proportionnée à la partie malade qu'on veut guérir; on la plie en huit et on l'applique sur la chair nue à l'endroit où la douleur se fait

---

De la chirurgie.

De la chirurgie.

le plus sentir. On coupe l'aiguille ou rouleau par l'un de ses bouts et on l'allume à la bougie. On trempe le doigt dans de la forte eau-de-vie, et l'on en laisse tomber quelques gouttes sur la toile qu'on vient de placer sur la partie douloureuse, en pressant un peu avec le doigt. On applique alors l'extrémité de l'aiguille à laquelle on vient de mettre le feu, et on la laisse brûler doucement en la tenant pendant l'espace d'environ un quart d'heure sur le linge qui touche l'endroit douloureux; on renouvelle cette opération deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce que le mal disparaisse. On prévient que ce remède ne doit point être employé contre les douleurs de la goutte.

Notions récentes sur la chirurgie chinoise.

Nous devons les détails les plus récents sur la chirurgie chinoise à M. Sue, professeur et bibliothécaire de l'École de médecine de Paris. Peu satisfait des renseignements que nous avoient donnés jusqu'ici sur cette matière les écrits des voyageurs et même des missionnaires, cet habile médecin prit le parti, en 1786, de s'adresser directement à Pé-kin pour en obtenir de plus amples et de plus décisifs. Il écrivit à M. Raux, alors supérieur de cette mission, et lui adressa quelques questions simples, courtes, précises et clairement énoncées,



auxquelles il le pria de répondre. L'obligeant missionnaire fit faire les réponses à ces questions par un médecin chinois, homme instruit et exercé par une longue pratique de son art. M. Sue reçut ces éclaircissements en 1790, et les a rendus publics en les insérant dans le recueil périodique de la Société de médecine, d'où nous les empruntons.

De la chirurgie.

*Première question.* On désire savoir :  
 1° Quelles sont, dans les fractures et les luxations, les moyens de réduction que les Chinois emploient? 2° S'ils font de fortes extensions, comment ils les font, si c'est avec les mains seulement, avec des lacs ou autres instruments? 3° Combien de temps ils tiennent dans les liens le membre fracturé ou luxé? 4° Quels médicaments ils emploient dans ce cas?

La réponse du médecin chinois à ce premier article étoit très-étendue, et accompagnée de plusieurs dessins qui l'expliquoient. Mais le missionnaire, privé du temps nécessaire pour la traduire, avant le départ des vaisseaux, en remit l'envoi à l'année suivante, et cette pièce n'est point parvenue. Elle est d'autant plus à regretter, que les objets énoncés dans la première question sont presque les seuls, au rapport de M. Raux, sur lesquels les Chinois se soient exercés.

De la chirurgie.

*Deuxième question.* 1° Dans les plaies de tête, les Chinois pratiquent-ils l'opération du trépan? 2° Quels sont, dans ce cas, les instrumens dont ils se servent; quelle est leur figure?

*Réponse.* Sur la fin de la dynastie des HANE, il y eut en Chine un médecin célèbre, nommé *Hoa-to*, qui a su employer l'opération du trépan. Le secret de son opération a fini avec la vie de cet habile homme; et depuis ce temps on n'en a fait aucun usage. On peut voir, dans le recueil des *Lettres édifiantes*, combien l'opération du trépan, faite sur un mouton par un jésuite, chirurgien, causa d'admiration et de surprise à l'empereur Kan-hi (1).

*Troisième question.* 1° Les Chinois sont-ils sujets aux hernies ou descentes? 2° Quelles espèces de bandage emploient-ils alors? 3° Pratiquent-ils une opération, lorsqu'il y a des accidens?

*Réponse.* En Chine, les hommes et les femmes sont sujets aux hernies ou descentes, lesquelles s'annoncent, selon les livres de médecine, par des douleurs vives au bas-ventre et dans les parties de la génération. On n'a jamais eu l'usage des bandages ni des remèdes

(1) Cette anecdote, citée par M. Raux, ne se trouve point dans tout le recueil des *Lettres édifiantes*.

appliqués extérieurement. Les médecins chinois se contentent de donner des médecines à prendre intérieurement. Ils distinguent sept sortes de hernies , et pour les guérir , ils ont sept sortes de remèdes , composés de simples. Les Tartares Mantcheoux , qui vont souvent à cheval , sont les plus sujets aux hernies. L'empereur lui-même en a une depuis bien des années.

De la chirurgie.

*Quatrième question.* 1° Les Chinois ont-ils des remèdes particuliers pour la gangrène? 2° Pratiquent-ils l'amputation, dans quel cas, comment, et avec quels instruments?

*Réponse.* L'amputation d'un membre gangrené est absolument inconnue : les Chinois sont même surpris d'entendre dire qu'on la pratique en Europe, dans le cas où tout autre moyen de sauver la vie est désespéré. Ici, tout se borne à donner des remèdes extérieurement et intérieurement. Si la partie gangrenée s'annonce par une tumeur, on perce d'abord la tumeur ou l'enflure avec une aiguille pour en faire sortir le sang gâté ou le pus qui peut se trouver dans la plaie ; on y applique ensuite un morceau de viande de bœuf.

*Cinquième question.* 1° Les Chinois connaissent-ils la cataracte et autres maladies des

De la chirurgie.

les cousent point ; ils emploient seulement des remèdes agglutinatifs et des bandages. S'ils trouvent de la difficulté à réunir les chairs, ils donnent un remède propre à les nourrir. Ils serrent bien la plaie avec des bandelettes, et recommandent au malade de s'appuyer et de se coucher sur le côté de la plaie, afin de faciliter la réunion et le rapprochement des chairs.

*Huitième question.* 1° Les Chinois pratiquent-ils la lithotomie ou incision de la vessie pour tirer la pierre ? 2° Quels sont leurs instruments ? 3° Quelle est la méthode ou la manière d'opérer qu'ils emploient ? 4° S'ils ne pratiquent pas une opération, de quels remèdes font-ils usage pour faire sortir ou détruire la pierre ?

*Réponse.* La maladie de la pierre est presque inconnue dans ce pays. On y connoît encore moins la méthode de l'incision de la vessie, pour en tirer la pierre, et l'on n'a aucun instrument à cet usage. On attribue communément au fréquent usage du thé de n'avoir point de pierres qui s'engendrent dans la vessie. Les livres de médecine font cependant mention de cette maladie, et, dans ce cas, ils prescrivent un remède à prendre intérieure-

ment. (Le missionnaire donne ici la préparation de ce remède, et annonce qu'il envoie les quatre drogues qui le composent ; mais celles-ci ne sont pas parvenues.)

De la chirurgie.

*Neuvième et dernière question.* Dans les accouchements, les Chinois emploient-ils quelquefois les crochets ou autres instruments ?

*Réponse.* Les accouchements à la Chine sont des plus heureux, et il arrive rarement de fâcheux accidents. On n'a jamais recours à la main d'un chirurgien dans les accouchements laborieux ; c'est uniquement l'affaire des sage-femmes, qui n'emploient que les mains. A la couleur noire ou violette de la langue de la mère, elles jugent que l'enfant est mort dans la matrice ; alors elles donnent des remèdes pour procurer l'avortement.

Pé-kin, 5 octobre 1788.

FIN DU LIVRE TREIZIÈME.